

ENTRETIEN QUATRIÈME

Nous ne conversâmes plus du passé du passé d'Andemnia avant plusieurs semaines. L'hiver s'était bien installé, superbe mais glacial à en fendre la pierre et à en geler les torrents, et cette journée là était la pire de la saison. C'était un jour d'office, et de nombreux Lusfoliens avaient affronté les températures polaires pour se retrouver dans le temple.

C'était une très vieille bâtisse de bois, à l'exception des solides fondations en pierre de taille – sans aucun doute le bâtiment le plus ancien de toute la ville. Typique de la région, il déployait son plan hexagonal à partir de la place principale, sur laquelle donnait l'entrée, et occupait une surface suffisante pour permettre à tous les habitants d'assister aux offices. Au contraire de certains sanctuaires exotiques qui rivalisent dans la démesure, le bâtiment se voulait accueillant et chaleureux, culminant en son centre à une hauteur de moins de trois étages. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il était simple, au contraire.

Le voyageur de passage était d'abord impressionné par le toit de lauzes émaillées de multiples couleurs, chatoyant sous le soleil d'été et apte à soutenir l'épaisse couche de neige hivernale. Les murs extérieurs étaient assez bas et percés par de larges vitraux, chacun représentant la déesse Emlan dans une scène champêtre ou s'occupant d'un foyer. Lorsque le visiteur franchissait les la large double porte, il découvrait cette vaste pièce conçue comme une immense halle, parcourue de nombreux piliers, à la charpente apparente. Au centre, une grande statue en bois peint d'Emlan Semeuse, dans sa représentation traditionnelle, celle d'une jeune femme éclatante de santé et de bonheur dans une longue robe flottant au vent. Au pied de la statue, l'autel ; et tout autour des séries concentriques de bancs. Toutes les boiseries étaient sculptées et peintes de couleurs vives, y compris la solide charpente et la petite porte qui, au fond, donnait accès au presbytère.

Lors de l'arrivée d'Andemnia à Lusfol, le temple tombait presque en ruine, car le précédent prêtre en avait négligé l'entretien pendant des années ; les peintures s'écaillaient, la toiture menaçait de s'effondrer en plusieurs endroits, la statue sacrée était rongée par les vers. L'une des premières actions de la jeune femme fut d'entreprendre la réfection du bâtiment, et ce fut sans doute l'élément décisif de sa bonne intégration dans la population : les habitants étaient pieux et vouaient une grande admiration à leur déesse préférée, aussi la détérioration de leur principal lieu de culte les attristaient. Il ne fait aucun doute que la prêtresse aurait eu bien plus de mal à se faire accepter par la population si elle n'avait pas mené ces travaux de manière si volontaire.

À la fin de l'office, alors que la foule sortait affronter la froidure extérieure et qu'Andemnia saluait tout un chacun, elle me fit signe, entre deux poignées de mains à divers notables, de rester après que tout le monde soit partit. J'obtempérais, et quelques minutes plus tard, la jeune femme me fit passer la petite porte du fond avec les deux enfants qui lui avaient servi d'acolytes ce jours là. Arrivés dans la pièce qui servait d'entrepôt aux objets de culte, elle remercia les auxiliaires et troqua la longue tunique liturgique cyan contre une cape en grosse laine d'un goût incertain mais très efficace contre le froid, après quoi nous passâmes chez elle.

La cérémonie avait duré à peine plus d'une heure et cela avait suffi pour refroidir la pièce. Elle tisonna les braises, et bientôt nous nous retrouvâmes tous deux assis dans les profonds fauteuils, face au feu ronflant dans l'âtre, une tasse de chocolat chaud à la main. Ce n'était encore que le milieu de l'après-midi, mais la pièce était très sombre, car la jeune femme avait tiré les lourds rideaux pour se protéger encore mieux du froid, et cela contribuait à renforcer l'impression de cocon de chaleur qui habitait la pièce.

Je m'enquis de ce qui me valait cette invitation, bien que ce ne fut qu'une question pour la forme car je connaissais d'avance la réponse. Andemnia souhaitait continuer la rédaction de ses mémoires. Cette confirmation me soulagea, car j'avais un temps craint qu'elle avait décidé que ces révélations la desserve aux yeux de la population et qu'elle abandonne le projet ; heureusement il n'en fut rien, et je n'avais aucun rendez-vous de prévu cet après-midi là.

La prêtresse souffla sur ta tasse brûlante et commença son récit, le regard fixé dans les flammes.

« Les villageois m'avaient trouvés ; la maison de feu mon agresseur n'était plus que cris, chaos et lamentations, mais je restai là, prostrée, incapable de bouger, incapable de comprendre ce qui s'était passé ni d'en appréhender la sinistre réalité. Personne n'osa s'aventurer dans le jardin pendant de longues minutes. Je ne percevais que des éclats des conversations lointaines, et quand bien même les voix auraient été claires je n'étais pas en état de les écouter. Je contemplais le cadavre, je contemplais mes poings couverts de sangs et de fluides indéterminés qui commençaient à sécher. Tout ceci n'était qu'un cauchemar dont je ne tarderais pas à me réveiller. Un cauchemar de plus, causé par les réminiscences de ma confrontation avec le démon et l'ambiance étrange des jours précédents.

Je souris. C'était une explication plausible, probable même ; ces derniers jours j'étais fatiguée par la chaleur, et je dormais mal. Tout ceci ne pouvait être qu'un mauvais rêve, je me réveillerais et je retournerais à l'école, je passerais chez un homme bon et sympathique du nom de Dasselgog qui me ravirais de ses histoires extraordinaires. Je me pinçai.

La douleur me cuis.

Quelqu'un s'approcha, ses pas étouffés par l'herbe. On me parla ; je ne prêtai aucune attention aux paroles, mais je reconnus la voix calme et apaisante d'Helmond. Il me jeta une couverture sur le dos, me releva et m'enroula dans la laine rugueuse. Je crois que c'est quand je vis les taches sombres apparaître sur le tissu brun que je compris que je pleurais. Il me saisit et me transporta vers la maison. Je ne réagis pas – que pouvais-je faire ?

Un brouhaha intense régnait aux abords immédiats de la maison, toute la population était là et parlait en même temps.

Certains, les plus nombreux, souhaitaient faire justice eux-même et m'exécuter sur le champ – quelques-uns débattaient même du moyen des modalités de mon supplice, et un frisson me parcouru toute entière malgré la chaleur étouffante et la couverture.

Quelques-uns cherchaient l'arme du crime, car il devait y en avoir une, le contraire était impossible, vu l'état du cadavre du pauvre homme.

Un petit groupe dissertait des dangereux pouvoirs occultes que possédaient les Wezless, car d'évidence j'avais utilisé une forme corrompue de magie. Aucun enfant de mon âge n'aurait pu infliger de telles blessures à un homme dans la force de l'âge, même équipée d'une arme puissante dont de toutes manières il n'existait aucune trace, et pour cause. Aucun magicien digne de ce nom n'utiliserait ses pouvoirs d'une manière aussi abjecte ; je devais donc être possédée par un démon.

Un ou deux s'interrogèrent sur la raison de ma nudité, mais il fut rapidement admis qu'au moment du crime, je batifolais dans la rivière pour me rafraîchir, et leur discussion rejoint d'autres sujets considérés comme plus importants.

Mon arrivée exacerba les cris qui mutèrent en hurlements stridents ; chacun voulait faire entendre sa voix et sa proposition concernant mon avenir, et aucune de ces allégation ne me convenaient.

« Silence ! »

La voix puissante de l'instituteur tonna alors qu'il rentrait dans le salon, me vrillant les oreilles au passage. Le silence fut immédiat et total ; je connaissais son influence sur les enfants mais j'ignorais que son autorité s'étendait ainsi aux adultes. Sans doute certains conservaient dans leur subconscient les réflexes acquis en classe.

« La justice doit être rendue et la lumière doit être faite sur cette triste affaire. Je suis ici par ordre de notre chef à tous. Lui, et lui seul peut présider l'enquête et rendre la décision finale. Ses ordres sont mettre le village à l'abri et de recueillir un maximum d'indices. La fillette ira en prison, sous haute surveillance, d'où elle ne pourra faire de mal à personne. Ensuite j'examinerai la victime et recueillerai tous les témoignages. En attendant, je veux que tout le monde sorte de cette propriété et rentre chez lui dans le calme et la dignité. »

Pourquoi le chef ne vint pas en personne annoncer tout cela ? Quelqu'un dans l'assemblée posa la question.

« Notre dirigeant a été blessé et m'a transmis les pleins pouvoirs pour cette enquête. »

Il fit un mouvement qui manqua de peu de me faire tomber, et présenta l'une de ses mains à la foule. Je suppose qu'il portait une chevalière ou tout autre signe distinctif, car personne ne broncha.

« Toutefois, continua l'instituteur, il présidera lui-même les débats et rendra la décision finale, comme de coutume. Maintenant, allez ! Vous brouillez les indices ! »

* * *

La prison de Berris toute entière n'était qu'une simple cellule d'environ trois mètres sur deux, dans les sous-sols de l'hôtel de ville, sous la salle d'audience dont je t'ai déjà parlé. Qualifier ce cachot d'insalubre serait encore un compliment. La population était calme, et l'occupant habituel de la pièce tenait plus du poivrot violent que du bandit organisé. Seul, un minuscule soupirail barré, coincé en haut du mur du fond, éclairait la geôle, mais le manque de lumière ne me dérangeait pas : mon éducation Wezlesse m'avait habituée à la faible lumière des torches, puisque j'avais passé presque mes dix premières années dans une grotte.

Non, ce qui fut difficile à supporter, ce fut tout le reste. Les murs de pierres nues suintaient d'une humidité perpétuelle qui ne parvenait pas à rafraîchir l'atmosphère lourde, moite et étouffante. Une odeur tenace, exacerbée par la chaleur, emplissait la pièce et asphyxiait quiconque s'en approchait ; un mélange infect de la moisissure des murs, des vomissures du plancher, de l'urine des recoins et d'autres choses que je préférais ne pas tenter d'identifier. Le seul ameublement était une planche de bois vermoulu et tacheté de pourritures verdâtres visqueuses retenu par deux chaînes rouillées scellées dans le mur qui officiait comme banc ou lit, et dont je ne comprends toujours pas par quel miracle elle pouvait supporter un poids supérieur au mien.

On m'assit sur cette planche et l'on referma la lourde grille oxydée dans un concert de grincements. Helmond demanda à Goeder, un solide bûcheron qui l'appelait « maître », de garder un œil sur moi, et s'en fut. Quelques minutes plus tard, deux rats sortirent d'un trou entre deux moellons.

Le peu de jour qui parvenait jusqu'à moi avait disparu dans sa totalité lorsque l'instituteur revint, porteur de vêtements, d'une autre couverture et d'un tabouret. Son arrivée provoqua la fuite du rat qui me scrutait, mais ne déranga pas les cancrelats qui gambadaient sur les murs. Il déposa les affaires sur le banc, s'assit sur le tabouret et me regarda. Pendant ce temps, le gardien refermait la grille.

Je ne bougeais pas. Recroquevillée sur le banc, les genoux sous le menton, je fixais mes pieds. Ils dépassaient de la couverture dans laquelle je m'étais emmitouflée malgré la chaleur moite et nauséabonde, telle une protection dérisoire contre les événements.

L'instituteur poussa un profond soupir.

« Andemnia, toute cette affaire est très grave. En as-tu conscience ? »

Je levai un œil pour tomber sur son regard. Helmond affichait une mine sombre, terriblement sérieuse mais adaptée à la gravité de la situation, sans aucune trace de peur, de haine ou de révolte. Était-il sincère ou bon acteur ? Il fit un signe au geôlier qui s'éloigna dans le couloir sans cesser de soutenir mon regard.

« Je sais, murmurais-je enfin.

— Parfait. Commençons par nous mettre d'accord sur un point. Je ne sais pas si tu es responsable de ce qui est arrivé à Dasselgog, et si c'est le cas, comment tu as pu faire une chose pareille. Si tu es réellement capable d'infliger de telles blessures à un homme adulte, tu n'auras aucun mal à sortir de cette cellule en ruine. Mais un cadavre, c'est déjà trop pour aujourd'hui, je n'en veux pas d'autre. Pas d'évasion, pas de vengeance d'aucune part. Je sais que tu es une jeune fille intelligente et raisonnable, c'est pourquoi je te propose le marché suivant : tu me jures de rester ici et de ne faire de mal à personne, en échange de quoi je te garantis un procès aussi équitable que possible au cours duquel je prendrai ta défense en personne. Acceptes-tu ?

— Oui, marmonnais-je, mon attention toujours accaparée par le sol.

— Andemnia, regarde-moi dans les yeux. Est-ce que tu acceptes mon marché ? »

Je plongeai mon regard dans les yeux bleus de mon instituteur. J'y lus une grande inquiétude. Qu'appréhendait-il ainsi ? Que je m'enfuis pour massacrer la ville entière, y compris sa femme et ses enfants ? Qu'au contraire, les Berrisseois descendent jusqu'à cette sinistre cave et me lynchent sans aucune forme de procès ? Que, tout simplement, je refuse ou viole son marché, rendant ainsi la situation chaotique ?

J'adhérai à la solution proposée – mais avais-je le choix ? Helmond était toujours tendu, ce qui ne l'empêcha pas d'écraser un cafard qui s'intéressait de trop près à sa chaussure.

« Merci, continua-t-il. Je veux que tu prennes conscience d'autre chose. Si je t'ai amenée ici, si Goeder monte la garde, c'est aussi pour te garder des habitants. Tu n'es encore vivante, c'est uniquement car le choc a empêché la foule d'agir. À l'instant même, la salle de réception est pleine comme un œuf de gens qui demandent ta pendaison haut, court et aussi vite que possible. Quels que soient tes pouvoirs, tu ne pourras rien contre une ville en colère, même le meilleur des grands maîtres magiciens serait abattu tôt ou tard. Le chef et moi-même ne le permettrons pas. Nous devons comprendre. Mais aussi sordide soit-elle, cette cellule est le seul endroit à peu près sûr pour toi. Sors d'ici avant que je vienne te chercher et tu seras morte dans l'heure. Alors, pas de bêtises, compris ?

— Compris. »

Mon interlocuteur se détendit. Il poussa un profond soupir de soulagement. Quelles qu'aient été ses craintes, je les avais apaisées. Il sortit un petit carnet et un crayon de sa poche droite, et se plaça de façon à ce que la faible lumière fournie par la torche, plantée dans son support dans le mur d'en face, tombe directement sur le papier.

« Maintenant, je veux savoir ce qu'il s'est passé. Toute l'après-midi, jusqu'à la plus insignifiante de tes activités, racontée avec tes mots. Le moindre détail peut être important, surtout dans ta situation. Il y a beaucoup trop de choses que je ne m'explique pas dans cette histoire, beaucoup trop de zones d'ombres camouflées par une apparence d'évidence. Je veux pouvoir dévoiler la moindre parcelle de vérité, et je ne te lâcherai pas tant que je n'aurai pas ta version complète et précise des faits. »

Je le regardai un long moment, incapable de parler ou de bouger, une boule dans la gorge. Je connaissais le regard qui me fixa en retour, il avait le même lors de notre première rencontre : celui de l'homme qui, aux prises avec une situation incomprise, est prêt à tout pour démêler la vérité.

J'avais en face de moi l'une des rares personnes en qui j'avais confiance, qui m'avait toujours considéré comme une enfant normale, qui me respectait. J'avais tout à gagner et rien à y perdre, alors je vidai mon sac.

Ce fut un long récit qui remonta bien avant la simple après-midi, mais jamais il ne tenta de me couper ou de m'orienter, il se contenta de patienter et de m'encourager à continuer, à être plus précise. L'entièreté de mes relations avec le village y passa, comme l'historique complet de mon ressenti envers Dasselgog.

Quand j'eus fini, Helmond n'écrivait déjà plus depuis de longues minutes. Sa position d'instituteur, de barde et de bras droit du chef l'avait habitué à connaître les activités du village, jamais il ne s'était préparé à la découverte d'un tel secret. Jamais il n'avait imaginé qu'une chose pareille puisse arri-

ver dans sa petite ville paisible. Ignorer un problème de cette importance avant qu'il ne tourne au drame : cette idée totalement étrangère lui arriva dans la face sans qu'il n'ait pu s'y préparer le moins du monde. Au delà de la livraison d'un témoignage, ce soir là j'avais sapé un pan entier de son univers.

Nous restâmes là, chacun assis sur nos sièges, à ruminer cette sinistre journée, sans prononcer un mot. Soudain, celui qui était désormais mon avocat se leva et me souhaita la bonne nuit – ou du moins la meilleure que je puisse passer compte tenu de la situation. En effet, l'heure était fort avancée, et dormir était la meilleure chose à faire.

« Je ne t'abandonnerai pas, me dit-il après avoir refermé la grille derrière lui. J'obtiendrai la vérité sur cette affaire, je trouverai les preuves et ferai mon possible pour t'éviter le pire. Néanmoins... »

Je n'aimais pas ce « néanmoins ».

« Je vais être franc avec toi. N'espère pas retrouver la vie que tu avais jusqu'à hier. Même si j'arrive à prouver chaque mot de ton récit, même si chacune de ces preuves est irréfutable, aux yeux de la population, tu as tué un homme. Je crains que bien peu ne te le pardonne et que d'autres profitent de l'occasion pour laisser parler leur haine raciale. »

Il m'abandonna sur ces paroles.

J'arrangeais mes affaires de la manière la moins inconfortable possible et m'allongeais, persuadée que jamais je ne pourrais trouver le sommeil. J'avais tord. J'étais épuisée, autant par le stress intense des événements de la journée que de fatigue physique. Aussi, nonobstant la chaleur, l'humidité, la tension nerveuse, l'odeur répugnante et les couinements des rats qui discutaient dans le mur, je m'endormis au moment où ma tête toucha l'oreiller improvisé.

Ce fut la première nuit que je passai en prison.

Andemnia se redressa dans le fauteuil et posa sa tasse maintenant vide sur la petite table basse qui trônait entre nous et la cheminée, puis se lova de nouveau dans les profondeurs moelleuses, les jambes repliées sur l'assise. Elle me jeta un regard furtif puis parut tenter de se souvenir de quelque chose.

« Je ne crois pas que tu aie jamais fait de prison ? »

— Bien sûr que non !

— Pas même une nuit en cellule, un soir où tu avais trop bu ?

— Non, j'ai même échappé à la cellule de dégrisement. »

D'où sortait cette question stupide ? La jeune femme était toujours songeuse et muette. À quoi pensait-elle donc ? Elle soupira.

« J'espérais que tu saches par toi-même quelle peut être l'importance d'une première nuit en cellule. Ce n'est pas une sensation facile à expliquer à quelqu'un qui ne l'a jamais connue. C'est prendre conscience que ta liberté ne tient qu'à un fil, qu'une décision arbitraire peut t'en priver dans l'instant. La première nuit est la plus importante, aucune des suivantes n'a le même effet, et je sais de quoi je parle. »

Andemnia avait donc été incarcérée à plusieurs reprises ? Je n'osais formuler la question à haute voix, mais elle en devina la teneur – ou peut-être la lut-elle dans mon esprit, option que je préférerais ignorer.

« J'ai visité un grand nombre de prisons dans ma vie. Beaucoup trop. Des deux côtés des grilles. Pour commencer, je suis restée plusieurs jours dans la minuscule cellule de Berris, et ce ne fut que le début d'une trop longue série. Mais comme tu peux le voir, je n'en suis par morte. Ces expériences ont contribué à former la femme que je suis aujourd'hui, le nier serait vain. »

Elle me décocha un sourire triste, presque mélancolique. La lueur des flammes dans la cheminée se reflétait dans ses grands yeux sombres.

« Une constante avec les prisons, reprit-elle sans crier gare, c'est qu'on y dort très mal, et cette première expérience ne fut hélas pas une exception. Je naviguai de cauchemar en cauchemar, et quand je réussissais à m'extirper quelques secondes de ce manège infernal, c'était pour me retrouver dans une réalité du même acabit, noyée dans ma propre sueur, étouffée par l'odeur, et sans l'espoir du réveil salvateur.

Une lumière impromptue me réveilla quelques heures plus tard. Enfumée de sommeil, je grommelai quelque chose avant de me retourner. J'interrompis mon mouvement juste à temps pour ne pas tomber de l'étroit banc en ruine. J'ouvris un œil, et ce fut encore pire. La cellule déjà rebutante à la pâleur des torches voyait son pouvoir de révulsion décuplé au peu de lumière du jour qui passait le soupirail, mais qui hélas révélait une foule de petits détails sordides. Mon regard erra sur un dessin obscène pour se poser sur des insanités gravées à même la crasse qui recouvrait le mur, puis j'aperçus l'éclair d'une bestiole qui se terra dans un trou du mur. Je n'avais pas très envie de savoir ce qu'elle était.

Je fermai les yeux. Peut-être parviendrais-je à me rendormir, à m'enfuir de cette sordide réalité dans un monde de rêves ? Un frisson me parcouru toute entière malgré la chaleur lorsque le souvenir des cauchemars de la nuit s'imposèrent à moi. Dormir était hors de question malgré mon manque criant de sommeil.

« Tu es réveillée petite ? »

Non. Oui. Je ne savais pas ce que je voulais ni ce que j'espérais. C'était la voix grave et rocailleuse d'un homme qui fumait beaucoup. Je ne lui répondis pas.

« Tu es réveillée, c'est le matin et il faut manger. »

Ce n'était pas une supposition ni un ordre, mais un constat et un conseil. Qu'avais-je à y perdre ? J'étais épuisée mais je ne tiendrais pas longtemps sans manger, bien que je n'avais pas faim. Et je me sentais incapable d'ingurgiter quoi que ce soit dans une telle situation.

« Quand tu auras fini, tu prendras une douche et on en profitera pour nettoyer la cellule. »

Excellente idée, nous deux avions besoins d'être décrassées. Je me retournai avec prudence et observai mon interlocuteur, les yeux encore collés par le sommeil. C'était mon geôlier depuis la veille au soir, un homme de haute taille à la musculature impressionnante qui remplissait presque l'espace laissé par l'étroit couloir. Chauve et glabre, habillé d'une solide chemise de bûcheron à carreaux rouges, d'un pantalon en toile épaisse et de chaussures sans doutes capables de supporter un menhir, muni d'une solide hache, il n'avait rien d'un garde traditionnel, simplement parce qu'il ne l'était pas. Par contre, il avait la confiance des autorités et son physique suffisait à dissuader une action isolée à mon endroit.

Le petit-déjeuner était composé de pain de la veille et d'eau que je me forçais à avaler, et la douche n'était qu'un grand bac d'eau froide mais propre, plutôt bienvenue par une telle chaleur. Goeder avait tenu parole et l'on avait nettoyé la cellule en mon absence, quoique les termes « rincée à grande eau » seraient plus exacts, ce qui réussit l'exploit de rendre l'endroit encore plus moite qu'il ne l'était à l'origine. Fort heureusement, l'odeur était devenue presque supportable.

* * *

Cette journée et la suivante se passèrent dans l'ennui le plus total. Il ne se passa rien, aucune visite du chef ou de l'instituteur, aucune menace directe de la part d'un habitant aventureux. Mon geôlier, par contre, était plutôt bavard et se lançait dans de grands monologues entre deux bavardages sur des sujets sans importance, ce qui avait au moins l'avantage de faire passer le temps. Comme pour l'assainissement de la cellule, je n'ai jamais su s'il m'avait pris en pitié, car il avait entendu toute la conversation entre Helmond et moi, ou s'il s'agissait pour lui d'un simple moyen de rendre sa mission moins difficile à supporter.

Au soir du second jour, Helmond revint. Le chef du village souhaitait m'entendre en personne et en privé. J'hésitais entre « pourquoi seulement maintenant » et « pourquoi déjà », mais l'instituteur re-

fusa de répondre à la moindre de mes questions. Était-ce une mauvaise nouvelle, ou n'était-ce qu'une simple directive ?

On me mena dans les étages sous haute surveillance, jusque devant une double porte massive au fond d'un grand couloir.

« N'oublie pas ta promesse, me souffla l'instituteur avant de pousser l'huis. Ne fais de mal à personne et tout se passera bien. »

Les vantaux pivotèrent sans un bruit et dévoilèrent une grande salle de réunion organisée autour d'une immense table rectangulaire en chêne verni. Il y avait trois grandes fenêtres dans le mur de droite et d'une quatrième au fond et le soleil n'était pas encore couché, mais la pénombre régnait dans la pièce car l'on avait tiré les rideaux. Autour de la table, une douzaine de sièges hybrides, hauts comme des chaises mais recouverts de cuir rembourré à l'aspect confortable. Les murs de la salle, comme tous ceux du bâtiment, étaient lambrissés de bois clair, mais la décoration était sobre, presque austère. Au fond, assise au bout de la table, se détachait une silhouette sombre sur le fond clair de la fenêtre voilée.

Tout le bâtiment embaumait la cire, la résine et parfois les relents chimiques et nauséabonds des expériences magiques du chef du village ; mais aucune de ces odeurs ne prédominait dans cette salle. Il y flottait une puissante fragrance mentholée, à laquelle se mêlaient des effluves d'huile de lin, et de ce qui me sembla être de la moutarde et quelque chose comme du chou ; un mélange surprenant mais toujours plus agréable que la peste qui rôdait dans les sous-sols. La silhouette me fit signe d'avancer et, d'un geste de la main, alluma une lampe à huile qui éclaira ses traits.

Pendant le temps où Helmond me fit asseoir, je m'interrogeais sur l'identité de cette personne ; mais le doute n'était pas permis. Il n'était plus déguisé en caricature de magicien, mais mon interlocuteur était bien le chef du village. Il avait troqué son indéboulonnable fausse barbe grise contre une barbe de trois jours irrégulière et ses caricatures de vêtements de magiciens contre un large peignoir vert sombre. Ainsi grimé, ou devrais-je dire, ainsi naturel, il trahissait son âge ; il était plus jeune que mes parents, c'était une certitude. L'odeur pénétrante provenait des bandages imbibés de lotions qui lui ceignaient au moins une bonne partie des bras et le front. Il ne s'était pas départi de son éternel bâton, et si celui-ci n'avait plus ses rubans, il restait rutilant de gemmes, sculptures et autres décorations.

L'instituteur se retira dans un coin de la pièce. Qu'avait prévu le chef de faire de moi ? Que lui était-il arrivé pour être blessé à ce point ? Pourquoi n'avait-il pas usé de ses pouvoirs magiques pour se soigner ? Je n'osai lui poser la moindre de ces questions. Il resta de longues minutes à m'observer de loin, immobile, comme si le moindre mouvement, le moindre souffle, pouvait provoquer un cataclysme dont il ne se relèverait pas. Le silence était tel que, terrée au fond de mon siège, j'osais à peine respirer.

Au commencement je m'absorbai dans la contemplation des motifs dessinés par les cernes du bois sur la table, dans l'attente de l'inévitable remontrance, qui n'arriva pas. Étrange de la part d'un homme qui n'avait pour ainsi dire jamais cessé de parler depuis que je le connaissais. Après quelques minutes, la curiosité l'emporta sur la honte, et je levai un œil vers le chef du village, dont la face portait une multitude d'expressions. Lorsqu'il me vit me redresser, il se saisit de son bâton avec lenteur et s'en servit pour pousser la lampe à huile près de moi.

« C'est bien elle, c'est bien l'étrangère, semblait-il penser. Aucun doute n'est possible. Je savais qu'elle m'attirerait des ennuis, et ils sont arrivés. Pourquoi n'ai-je pas écouté la Sagesse du Village ? J'ai été présomptueux, or c'était évident, une Wezlesse parmi nous, cela ne pouvait que mal finir. »

Il se rajusta sur son séant, et se pencha légèrement en avant dans la manœuvre. Il sembla prendre conscience de ma réalité physique, et son expression se modifia. « C'est impossible. Ce ne peut pas être elle. Ce n'est qu'une gamine maigrichonne. Elle a dix ans, onze maximum, et elle n'est pas bien épaisse, même pour son âge. Elle a de la peine à porter le seau, à deux mains, lorsqu'elle revient du puits. Comment une enfant pareille aurait-elle pu provoquer de pareilles blessures à un homme adulte ? »

Ce fut alors de la pitié que je lus dans les yeux du jeune homme. Le stress intense des derniers jours, le séjour en prison dans de piètres conditions d'hygiène, mon attitude ; j'étais alors plus proche de l'oisillon tombé du nid que de la tueuse sanguinaire insatiable.

Il se redressa soudain, comme piqué par une guêpe, et en lui brûlait une flamme qui proclamait : « Réveille-toi ! Cette fillette n'est pas normale ! Tu le sais, tu en as été victime ! Tu es là pour trouver la vérité, pour découvrir qui est cette enfant, ce qu'elle est et ce qui s'est passé ! Alors secoue-toi, et cherche ! »

Ses yeux papillonnèrent. Il se pencha vers moi par-dessus la table et tendit une main tremblante et gantée de bandages vers mon bras nu ; son expression était la même que s'il s'approchait d'un fauve féroce prêt à lui sauter à la gorge au moindre mouvement brusque, au premier regard déplaisant. Ses doigts s'arrêtèrent, mal maîtrisés, à quelques centimètres de ma peau. Fut-ce un hasard ? Je relevai la tête à cet instant et nos regards s'accrochèrent. Le sien était marron, un peu terne, indéchiffrable. Les reflets de la flamme de la lampe à huile y dansaient. Il soutint mon regard – depuis combien de temps personne n'avait osé me regarder en face plus d'un instant ? Je crois que c'est seulement là que je pris conscience que la plupart des adultes de Berris me craignaient réellement.

« Cette fillette est ta peur. Sois un homme. Vainc ta peur. La fuite est lâche. »

Il prit une longue inspiration, ferma les yeux et retint son souffle. Sa main, dont les tremblements étaient en partie maîtrisés, s'approcha de nouveau. Le bout de ses doigts effleurèrent mon bras.

Rien ne se passa.

Il poussa un long soupir et, un léger sourire aux lèvres, retourna au fond de son fauteuil – le mouvement retour prit presque autant de temps que l'aller. Je n'avais toujours pas bougé.

« Andemnia... qui es-tu ? »

Cette question avait été lâchée dans un murmure était plus destinée à lui-même qu'à moi. Elle était absurde : j'étais Andemnia. Que pouvais-je être d'autre ? Je n'ai compris que bien plus tard la véritable portée de son interrogation ; et encore aujourd'hui, je suis incapable d'y apporter une réponse satisfaisante.

Alors que je ne répondais pas, le chef du village fit un signe à Helmond, qui quitta le coin de la pièce pour venir se placer derrière moi. Je sentis sa longue main se poser sur mon épaule avec délicatesse, accompagnée de son éternelle odeur d'encre et de craie.

« Je sais que tu as déjà tout raconté à notre barde, Andemnia. Mais mes oreilles veulent entendre ce récit incroyable de ta propre bouche. C'est très important, pour moi comme pour toi. »

Il m'offrait une occasion unique de m'expliquer en détail. Il voulait comprendre. C'était l'occasion de sauver ma peau, la seule que j'aurais.

Je lui donnai les explications que j'avais déjà données à mon instituteur, mais ce second compte-rendu fut bien moins douloureux que le premier.

Après que j'aie fini, le chef du village resta silencieux ; intrigué, il rassemblait ses idées, se mordant l'intérieur de la joue.

« Ton récit jette une nouvelle lumière sur les événements récents. Il répond à pas mal de questions mais en pause au moins tout autant. Helmond, qu'en penses-tu ? »

— Elle dit la vérité, et c'est bien le récit qu'elle m'a livrée au premier jour de sa détention.

— Parfait. Andemnia, est-ce la première fois que cette... folie te prends ? T'es-tu déjà senti... manipulée de cette manière ? »

J'avais jusqu'à lors évité avec soin toute allusion à ma rencontre et mon combat avec le démon, dans les sous-sols de Zwal'Nohltl, la ville wezlesse. Je pouvais nier, mais Helmond semblait avoir le pouvoir de détecter les mensonges, et un boniment éventé serait mauvais pour ma crédibilité si précieuse dans ma condition. Je pouvais leur conter l'histoire, toute ou en partie, mais elle était impossible à vérifier. Pire, je passerais pour un être instable et dangereux, qu'il serait préférable d'éliminer de la circulation. Et je pouvais toujours m'enfermer dans le mutisme ; mais rompre ma collaboration de manière aussi brutale leur mettrait sans doute la puce à l'oreille, et je supposais qu'ils avaient des moyens

désagréables de me faire parler s'ils leur en prenait l'envie. Aussi, après une trop longue réflexion, j'op-tais pour la première solution.

« Non, rien de tel ne m'est jamais arrivé ».

J'espérais m'en sortir avec ce demi-mensonge – après tout, j'étais inconsciente lors que je com-battis le démon, ce qui était une différence significative avec la crise que j'ai connu face à Dasselgog.

Helmond toussa.

« N' imagine même pas essayer de jouer à ce petit jeu, Andemnia, murmure le chef. Cette affaire est extrêmement grave. Nous avons besoin de savoir la vérité, toute la vérité, sans fioritures ni orne-ments. Combien d'autres crises as-tu eu ? Quand ? À quelles occasions ? N'oublie pas que ta vie est en jeu dans la balance, à ta place je ne perdrais pas de temps en vaines tentatives pour tromper les seules personnes qui ne se satisferont pas du simple fait de te voir te balancer au bout d'une corde. »

J'étais coincée. Il ne me restait plus qu'à déballer toute la vérité et espérer convaincre.

* * *

Mon récit fini, j'osai enfin poser de nouveau le regard vers les deux hommes. Helmond était choqué, abasourdi parce qu'il venait d'entendre. Il ne parvenait pas à me croire, bien qu'il savait que je n'avais dit que l'exacte vérité, et en venait presque à douter de la fiabilité de son pouvoir de détection des mensonges. La réaction du chef du village, quant à elle, était ambivalente. Sa surprise était mêlée à autre chose, une sorte de satisfaction latente ; et sur son visage se dessinait le léger sourire de celui qui a la confirmation qu'il a trouvé ce qu'il cherchait, mais en mieux – et en plus dangereux.

Il vit que je le fixai et aussitôt composa un masque grave et artificiel. Nous restâmes ainsi à nous regarder en chiens de faïence, mais malgré tous ses efforts je ne pouvais pas loucher l'étincelle qui s'était allumée en lui au fur et à mesure de mon récit. Il brûlait d'impatience de donner suite à cet entretien, mais il se savait contraint par le temps, et quelque part au fond de lui semblait craindre les consé-quences de ce qu'il avait découvert ce soir là. Soudain, il se tourna vers la gauche, constata la nuit noire à travers les rideaux et brisa le silence.

« Il se fait tard. Helmond, ramène-la à sa cellule et reviens ici, nous avons à parler. Cette affaire est encore plus complexe que ce que pressentais, nous devons en discuter. »

L'instituteur, raide comme un automate, se leva et m'accompagna vers la sortie.

« Attendez ! »

Nous n'étions pas encore arrivés à la lourde porte lorsque le chef du village nous interrompis.

« Andemnia, je te dois tout de même quelques explications et la vérité sur un point. Il serait in-juste qu'après une telle soirée, toi seule parte te coucher avec des inexactitudes à l'esprit. »

Je me retournai et le cherchai, mais en vain : Helmond avait emporté la lampe à huile avec lui, la pièce toute entière était plongée dans la nuit.

« Je savais par avance presque tout ce que tu m'as dévoilé ce soir ; pas dans les détails, non, mais dans les grandes lignes. Notamment, je connaissais l'existence de ton pouvoir, j'avais une excellente idée de sa puissance. Tu as vu les bandages, tu as senti l'odeur des onguents que j'ai appliqué sur mes bles-sures. Je le sais, tu t'es presque arrêtée et tu as humé l'air en pénétrant dans cette pièce. Ces blessures sont magiques. Tu me les a infligées, malgré toi, lors de ta dernière crise. »

Comment était-ce possible ? La maison de mon agresseur était isolée, et personne n'était là pen-dant ce douloureux épisode.

« Tu as mentionné avoir causé quelques problèmes aux grands magiciens de ta ville natale, reprit le magicien. Le contrecoup magique. Un phénomène bien connu quoique je n'aie jamais entendu men-tion d'une manifestation à si grande échelle. J'étais dans cette pièce lorsque c'est arrivé ; je suis heureux de pas avoir fini comme mes mésestimés confrères. Rassures-toi, personne d'autre n'a été sérieusement

blessé, on ne recense que quelques malaises et désagréments. Je ne crois pas que quiconque aie fait le rapprochement entre ces phénomènes et toi, bien que certains aient tendance à t'accuser de toutes les étrangetés passagères. »

Je bredouillai quelques excuses. J'avais blessé l'un de mes trop rares protecteurs dans cette ville. Je savais ce qui était arrivé aux magiciens de la ville wezlesse. J'aurais dû me douter que ma puissante vague magique et ses blessures n'étaient pas qu'une coïncidence.

« J'accepte bien volontiers tes excuses, Andemnia. Ne t'en fais pas pour moi, je n'ai rien de grave bien que le traitement soit impressionnant et long. Tu comprendras qu'une tentative de soin magique risquerait d'aggraver mon état. Quelque part au fond de moi, je m'en veux de ne pas avoir détecté tes pouvoirs latents plus tôt, même si je regrette que tu n'en aie jamais fait part à personne. Mais tout ceci n'est que le passé, nous ne pouvons rien y changer. Maintenant va, la journée de demain sera longue. »

Je fis un pas vers la porte.

« Andemnia ! Je rendrai justice demain soir. Ne t'inquiètes pas. Tout va bien se passer. »

Malgré les assertions du chef du village, je ne parvins pas à dormir cette nuit là. Certes, l'homme était juge et avait plein pouvoir sur la décision finale, mais ce n'était pas lui que je redoutais. J'ignorais l'étendue exacte de son autorité sur les habitants. Si ces derniers décidaient de me lyncher, un chefaillon ne parviendrait jamais à me sauver, quelles que soient ses tentatives.

Certains des mots utilisés par l'homme orbitaient dans mon esprit sans que je fusse capable de m'en défaire. En un certain sens, cela avait été trop facile. Une réaction normale aurait été de ne pas croire un mot, de me traiter de fabulatrice et de tenter de démonter mes mensonges supposés et, la vérité enfin établie, continuer à la nier avec véhémence tant elle était incroyable. Mais les deux individus semblaient prêts à admettre chacune de mes paroles. Malgré l'existence du pouvoir de détection du mensonge de l'instituteur, il était anormal qu'ils donnent aussi facilement tant de crédit à un récit dans lequel je prétendais avoir abattu, à mains nues, un démon plus grand qu'une maison.

* * *

Je passai la journée du lendemain à tourner en rond dans ma cellule, sous garde rapprochée car l'on craignait qu'un berrisseois ne profite du procès proche pour atteindre à mes jours.

L'audience se tint dans la grande salle de l'hôtel de ville, celle-là même où s'était déroulée mon arrivée dans le village. On me fit entrer par la porte du fond, face à la foule compacte et hostile. Il y avait là pratiquement tous les adultes du bourg, et beaucoup d'étrangers de fermes et autres lieux alentours, tous persuadés qu'ils allaient pouvoir se distraire devant la pendaison d'une ennemie ancestrale. Mon entrée se fit sous les huées qui ne se calmèrent qu'après de longues minutes. Alors enfin, le chef du village entra.

Il avait remis ses atours de magicien mais par-dessus ses bandages ; ses emplâtres imprégnaient l'air d'une odeur pénétrante. Il s'avança vers le grand fauteuil qui dominait la pièce d'un pas qui se voulait volontaire mais qui ne parvenait pas à masquer son boitement, et il dut s'accrocher aux accoudoirs au moment de s'asseoir. Sous ses grands airs de puissant et ses atours qui parvenaient à impressionner les péquenauds locaux, ses mouvements étaient mal maîtrisés et difficiles. Sous ses yeux pendaient les poches de celui qui a passé plusieurs nuits presque sans dormir. Comment allait-il assurer ne serait-ce que l'équité des débats face à la charge féroce de la conservatrice et hostile Sagesse du Village ?

Je remarquai soudain Helmond, qui s'était assis sur le banc à mes côtés. Il avait déposé une lourde valise à ses pieds, et ne semblait pas non plus au meilleur de sa forme. Qu'avait-il préparé ? Serait-il en mesure de prendre ma défense, tel qu'il me l'avait promis ? Il se pencha vers moi et me dit, dans un murmure compréhensible malgré le brouhaha ambiant :

« Reste tranquille et ne dit rien, quoi qu'il se passe et quoi qu'on te demande. Ne répond pas aux invectives ni aux questions, sous aucun prétexte, à moins que le chef ou moi ne te le demandions. Si tu respectes ces instructions, tout se passera bien. »

En réalité, celui qui aurait dû être la plaidoirie pour ma défense se mua vite en un violent réquisitoire contre mon agresseur. Helmond avait mené son enquête, et il en ressortait que les mœurs de Dasselgog étaient, sur certains points, assez éloignés de ce que la bonne morale approuve ; on avait découvert chez lui une collection importante de livres que certains auraient qualifié d'érotiques, bien qu'en réalité les termes « pornographie détaillée » auraient été plus appropriés. Certains de ces ouvrages possédaient des dessins, et beaucoup mettaient en scène de jeunes enfants.

Dans l'assemblée, plus rien ne restait de la rumeur persistante du début. Chacun digérait ces informations inattendues, dans un silence absolu. Personne n'était préparé à de telles nouvelles, d'autant plus que l'homme était certes perçu comme un original, un rentier vivant seul dans son immense maison à l'écart du village ; mais il jouissait jusqu'à lors d'une bonne réputation, au pire d'une tolérance bienveillante. Bien des parents frémirent lorsqu'ils imaginèrent les conséquences possibles de la présence de cet homme dans le village. Toutefois, il apparut que s'il y eut d'autres victimes que moi, elles ne se manifestèrent jamais.

Sans laisser à l'assistance le temps de se ressaisir, Helmond enchaîna et demanda à l'une des vieilles femmes de la Sagesse du Village de bien vouloir se saisir d'un énorme volume, sur l'étagère du fond, et d'en lire à voix haute le septième paragraphe de la trente-quatrième page. La vieille se saisit du tome avec difficulté, un énorme in-folio ancestral qui grinça lors de son ouverture et dégagea une odeur de poussière, de moisi et de renfermé lorsqu'elle l'ouvrit. Une solide couverture de cuir protégeait ses grandes pages manuscrites et calligraphiées, et proclamait en grandes lettres qui avaient été dorées : « La Loi ». Le paragraphe en question disait :

« Épousailles : nul homme ne peut se lier à une femme sans l'accord du père de cette dernière, qui peut exiger une dot du futur mari. En cas d'absence du père, la mère peut donner l'accord, ou à défaut la femme elle-même. L'homme qui souhaite toucher une femme doit s'assurer d'avoir son assentiment, ainsi que celui de son mari ou de son père si elle n'est liée à personne, et ne pourra toucher une femme de sa propre famille ou une fille qui n'est point encore femme, quels que soient son âge ou sa condition, car ceci serait un crime grave dont la réprobation divine implique le châtement le plus sévère. »

Devant ces faits terribles, le chef et la Sagesse du Village décidèrent d'un commun accord d'appliquer la peine prévue par la loi : Dasselgog fut condamné à mort pour ce crime odieux, et ce de manière rétroactive.

Et c'était là toute l'astuce de la manœuvre alambiquée qu'avaient concocté Helmond et le magicien : personne de sensé ne pourrait soutenir que j'étais déjà une femme alors que je n'avais pas encore onze ans ; j'avais donc du me défendre contre un crime réprouvé par les dieux eux-mêmes. Je n'avais fait que hâter l'application inéluctable de la condamnation de mon agresseur, subséquentement j'étais innocente, puisque je n'avais fait administrer le châtement.

« Ce sont mes décisions. Si quelqu'un les conteste, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais. »

L'assemblée, rendue coite par l'avalanche d'événements et d'implications improbables, tentait toujours de décortiquer le jugement rendu et ses implications possibles quand la phrase traditionnelle tomba. Personne n'eut le temps de réagir ; j'étais, de la manière la plus officielle qui soit, blanchie de toutes les charges qui pesaient sur moi. Cela ne me rassérénait pas pour autant. Les villageois les plus loyaux au chef accepteraient sa décision, quoi qu'ils pensent de moi ; mais combien auraient l'intelligence de comprendre qu'ils avaient été roulés dans la farine par l'homme sensé les diriger ? Combien seraient prêts à rompre la paix du village et risquer des émeutes pour me voir me balancer au bout d'une corde ? Trop, sans doute.

Déjà des murmures parcouraient l'assistance, la supercherie s'éventait, mais trop tard : une telle décision était définitive, aucune forme d'appel ni de grâce n'était possible.

D'une voix forte, le chef de Berris reprit la parole.

« Vénérés sages, messieurs, mesdames, mesdemoiselles, je souhaiterais profiter de l'occasion qui m'est donnée de vous voir ainsi tous réunis pour vous faire part d'une petite expérience dont le résultat nous concerne tous, et est d'une importance primordiale pour l'avenir de notre charmante ville. »

Cette déclaration incongrue réussit à ramener le silence. Chacun se demandait quelle nouvelle lubie avait frappé le chef, lequel continua bientôt d'une voix puissante.

« Comme vous le savez tous, et bien que la situation soit sur ce point d'un calme inhabituel ces dernières saisons, notre communauté a perdu beaucoup de temps, d'énergie et même parfois, hélas, de membres l'occasion d'escarmouches et parfois de batailles rangées, contre nos ennemis héréditaires : le peuple honni des Wezless. Imaginons ensemble un instant, vénérables sages, messieurs, mesdames et mademoiselle, que nous disposions d'un moyen sûr et efficace de nous prémunir contre les viles attaques de ces êtes abjects. Imaginons un bourg sans tours de garde ni surveillance au pont. Imaginons que nous puissions circuler en toute sécurité, en toute saison, entre les différents villages alentours. Imaginons une vie dans laquelle chaque homme pourrait garantir la sécurité de sa famille sans se ruiner en équipements guerriers. Imaginons une vie dans laquelle une femme pourrait regarder son mari et ses enfants partir en voyage sans que son cœur de soit écrasé par l'angoisse terrible qu'ils reviennent dans un cercueil. »

Il ménagea une pose, l'auditoire était suspendu à ses lèvres. Néanmoins, cette exaltation soudaine de la haine contre les Wezless m'inquiétait, j'ignorais son but et craignais que, quelque soit le message final, certains villageois ne se voient renforcés dans leurs opinions à mon encontre.

« Ce que nous venons d'imaginer peut arriver. Non, ce n'est pas un rêve, c'est une réalité qui est à notre portée, dans un futur très proche, à portée de main. Je ne parle pas ici d'une solution dispendieuse ni hasardeuse, mais d'une réalité simple et d'une efficacité sans pareille, qui ne demandera pour fonctionner qu'un minuscule effort à chacun d'entre nous, un effort donc je suis certain que nous serons tous prêts à faire compte tenu de l'incommensurable progrès social et sécuritaire que nous pourrions vivre. Cet effort, vénérables sages, messieurs, mesdames et mesdemoiselles, est tout simplement celui-ci : nous devons tous, autant que nous sommes, croire en cette solution et la soutenir. Là encore, je ne parle que d'un soutien moral, je ne vous demanderai jamais rien d'autre, ni temps, ni argent, ni matériel, ni aucun service d'aucune sorte. Aussi incroyable que cela puisse paraître, cela suffira à nous projeter dans ce nouveau monde sans peur, sans crainte et sans guerre – mais pour cela, j'ai besoin de votre appui. Êtes-vous prêts, habitants de Berris, à vivre débarrassés de la menace Wezlesse ? »

Bien entendu, une clameur s'éleva de la foule. Bien que la question ne laissât pas de place au refus, je pris soudain conscience de l'ampleur de la haine des villageois envers mes semblables. Ce n'était pas une xénophobie ordinaire, mais une haine profonde, ancienne, qui prenait sa source dans d'innombrables conflits ancestraux. Je me promis, si l'occasion se présentait, d'interroger Helmond sur les conflits récents et historiques.

Le chef s'avança vers l'un des vieillards qui constituait la Sagesse du Village et lui demanda s'il était exact qu'il possédait quelques notions de magie. Ce dernier acquiesça avec force postillons. On lui demanda alors de récupérer un objet rangé dans un petit sac de velours rouge, dans le tiroir supérieur droit de la grande commode qui meublait le fond de la pièce.

Le vieillard obtempéra, trouva le sac à l'endroit indiqué et en tira un étrange objet, un peu plus petit que la paume de sa main. C'était un globe de verre soufflé et travaillé encastré dans une structure métallique, faite de fer, de cuivre, d'or et d'étain, dont certaines parties coulissaient dans et hors du globe, sans que l'ensemble ne puisse se démonter. À la demande du magicien, le vieillard expliqua que cet objet était un sifflet à magie, un outil utilisé d'ordinaire par les mages et les écoles de magie pour déterminer le potentiel et les affinités d'un candidat.

Son utilisation était simple : le porteur se concentrait sur le seul fait d'activer l'objet, lequel émettait un sifflement et une lueur dont l'intensité dépendaient à la fois de l'affinité de l'utilisateur avec la magie et de sa capacité de concentration. Un magicien expérimenté pouvait déduire d'autres informa-

tions des nuances de couleur et des sonorités obtenues, mais ces informations étaient généralement ignorées.

L'on fit circuler le sifflet à magie parmi l'assemblée. Divers chuintements se firent entendre dans l'ambiance feutrée qui régnait alors dans la grande salle de l'hôtel de ville. Helmond récupéra l'outil et en tira une note modulée, un peu plus puissante qu'un murmure, avant de le remettre au magicien, qui le fit chanter comme une voix et l'illumina mieux qu'une bougie.

« Quel rapport entre cet objet et ma récente promesse, déclara-t-il alors à l'assemblée après avoir fait taire le sifflet. Tout simplement celui-ci. »

Il se dirigea vers moi, et me tendit le globe. Je ne comprenais plus rien. Voulait-il mesurer ma puissance magique devant le village tout entier – et même plus ? À quoi cela l'avancerait-il ? Comptait-il sur moi pour se débarrasser des Wezless qui agressaient Berris ?

« Prends le, Andemnia. »

Je scrutai l'objet. Le silence était total, seulement brisé par les battements de mon cœur qui tambourinaient à mes oreilles, et je sentais la foudrerie de regards fixés sur moi. D'une main tremblante, je me saisi du sifflet. Il était plus lourd que je ne l'avais imaginé. Il ne se passa rien.

« Maintenant, concentres-toi. Imagine qu'il doit siffler. »

Le chef avait presque murmuré cette phrase, mais je suis sûre que même les villageois du dernier rang l'entendirent. J'observai le globe de verre. Cette chose devait siffler. Comment ?

« Siffle », pensais-je.

Un hurlement monta du sifflet à magie, un cri terrible, puissant, dont les acouphènes résonnèrent encore dans mes oreilles deux jours plus tard, et une violente lumière monta du globe pour m'aveugler et illuminer la salle toute entière. Sous la surprise, il m'échappa et se fracassa contre le plancher où il finit en pluie de morceaux tranchants et de fragiles pièces métalliques tordues.

Le magicien avait prévu une telle réaction, car il s'était protégé les yeux et les oreilles, aussi fut-il en mesure de se précipiter vers moi dès l'incident clos. Il se plaça dans mon dos, me saisit l'épaule dans une attitude protectrice et attendit que le tumulte se calme pour reprendre son discours.

« Comme vous avez pu le constater, vénérables sages, messieurs, mesdames et mesdemoiselles, cette enfant possède un pouvoir magique très supérieur au mien, digne des plus grands maîtres en la matière. Il ne tient qu'à nous de l'éduquer, de lui apprendre à maîtriser cette puissance et de lui inculquer les manières de s'en servir contre nos ennemis héréditaires. Je n'ai pas peur de l'affirmer : quand elle ne maîtrisera ne serait-ce que les bases, personne n'osera plus s'en prendre à un quelconque membre de notre communauté, de peur des représailles ! C'est pourquoi je décide en cet instant que, pour le plus grand bien de tous, Andemnia ne vivra plus à la ferme et est, à l'instant et pour toujours, libérée de toutes ses obligations antérieures. Cette jeune fille est dès à présent mon assistante et ma disciple, à laquelle j'apprendrai les rudiments puis les perfectionnements du noble art de la magie, en échange de sa protection pour tout le village et tous ses habitants, sans discussion aucune, et ce dès qu'elle en aura acquis les capacités. »

Le chef parcouru l'assemblée du regard ; je sentis sa main se serrer sur mon épaule.

« Ce sont mes décisions. Si quelqu'un les conteste, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais. »

Choquée tant par la proposition que par la réaction du sifflet à magie, l'assemblée ne tenta pas de contester cette surprenante décision. Cette fois encore, les murmures parcoururent l'assemblée, mais trop tard, beaucoup trop tard pour revenir sur ce qui était fait. Et, chose curieuse, des rares mots que je compris par-dessus le brouhaha général, l'idée n'était pas rejetée en bloc. À moins que le chef du village n'ait pu truquer le détecteur, ce que je sais maintenant être à peu près impossible, chacun avait pu constater lui-même que ma puissance n'était pas qu'une rumeur ou une invention d'un protecteur. L'évidence s'imposait d'elle-même : avec la formation adéquate, je pourrais développer une puissance magique redoutable, qu'il valait mieux avoir avec soi que contre soi.

La salle se vida bientôt, et au final il ne resta là plus que Helmond, le magicien et moi. Tout ce temps, j'étais restée là, debout, à me demander si je rêvais ou si tout ce qui se passait était la réalité. Rien de ce qui s'était déroulé dans cette salle n'était normal et ne correspondait à aucun des nombreux scénarios que j'avais imaginés pendant mon séjour en prison. Je balbutiai quelques remerciements aux deux hommes. Le magicien m'ébouriffa, heureux et soulagé.

« L'usage veut que tu m'appelles « maître », Andemnia. Et mon premier ordre est celui-ci : va prendre du repos. Je sais que l'usage de la magie peut induire une grande fatigue, en particulier lorsque l'on manque d'entraînement et surtout lorsque la puissance engendrée est grande – ce qui est ton cas pour ces deux assertions. Suis-moi. »

Je le suivis. Il avait raison j'étais exténuée, mais sans doute plus à cause du stress et du manque de sommeil que de l'effort magique. On me conduit dans une petite pièce mansardée pourvue d'une unique lucarne qui donnait dans une ruelle, dont le parquet de larges lattes de bois clair et les murs lambrissés me donnaient l'impression étrange mais pas désagréable de me retrouver au cœur d'un arbre titanique. La pièce était simple, presque austère et malgré la fenêtre encore ouverte sentait quelque peu la poussière et le renfermé. Sous la lucarne, face à la porte, un petit bureau nu, avec un lit à sa gauche. Une grande armoire occupait tout l'espace entre le lit et la porte, et l'on avait encore trouvé la place de caser une commode et un petit poêle en maçonnerie carrelée dans l'espace restant à droite de l'entrée. Le lit était fait et la commode munie d'un nécessaire de toilette complet, ce qui signifiait que l'on avait préparé mon arrivée ici bien avant la fin de mon procès.

Quelques minutes plus tard, j'étais allongée sur le matelas confortable, dans une paire de draps qui fleuraient bon la lavande, et je découvrais que l'isolation phonique était déplorable. Dehors, devant la porte close, mon maître et Helmond discutaient.

« Crois-tu en l'explication que tu as donnée à la populace ? (Ce terme me surprit de la part de l'instituteur). Nous pourrions utiliser sa puissance contre ceux qui furent les siens ?

— En théorie, oui, mais...

— Mais ?

— En pratique, c'est autre chose. Il lui faudra des années pour maîtriser une puissance pareille, si jamais elle y parvient un jour. Néanmoins, même au quart de ses capacités, elle me dépasse de très loin. J'ai besoin de plus de renseignements, mais je ne crois pas avoir jamais entendu parler de quiconque qui aurait développé une telle puissance, surtout si jeune. Cette gamine n'est pas normale.

— C'est le moins que l'on puisse dire ! Mais pour l'instant, je crains plus la réaction de la plèbe, cette pilule risque d'être trop grosse à avaler...

— Hum... La loi des ancêtres est bien respectée d'ordinaire, sans trop de protestations. Cela dit, si nous n'obtenons pas de résultats visibles, la situation risque de se compliquer...

— Je vais réfléchir à un moyen d'asseoir ton pouvoir. Et pour elle, ça ira ? Vas-y doucement au début, et essaie de trouver un peu de temps pour continuer les enseignements classiques. Elle est encore très jeune et tu sais tout ce qu'elle a vécu. »

Les deux hommes s'étaient déplacés, aussi je n'entendis plus rien de cette conversation. Le visage enfouis dans les plumes de l'oreiller, je m'endormis en quelques secondes.

Andemnia se délia de son fauteuil et s'étira, les jambes engourdis pour s'être trop longtemps assise dessus.

« Très jeune, je l'étais sans aucun doute, me dit-elle après avoir posé ses pieds sur la table basse. Et pas seulement de manière absolue, à cause de mon unique dizaine d'années. D'ordinaire, les candidats magiciens sont des adolescents, à tel point que certains peuples croyaient – et croient toujours – que la magie apparaît avec la pubertés, ce qui est bien sûr complètement faux. S'il y eut des apprentis aussi jeunes que moi à cette époque, ce devaient être des cas tellement exceptionnels que je doute que mon maître en aie jamais connu.

D'autre par, je crois t'avoir déjà mentionné qu'à ce moment de ma vie, la magie ne m'intéressait pas le moins du monde. Or, l'immense majorité des candidats sont au contraire attirés par cet art – c'est d'ailleurs l'une des utilités d'objets comme le sifflet à magie, qui permettent d'éliminer les postulants qui possèdent l'intérêt mais pas la puissance nécessaire.

Pire encore, l'apprentissage académique des arts magiques se fait d'ordinaire dans des écoles spécialisées, par classes entières, et passe par des quantités monumentales de théories et d'études dogmatiques. Je n'en avais pas conscience à cette époque, mais mon maître s'était lancé un défi personnel majeur en imaginant pouvoir transmettre, hors de toute structure, son savoir à une enfant telle que moi. »

Des cris provinrent du dehors, de plus en plus fort, et bientôt on tambourina à la porte d'entrée. Un groupe de lusfoliens affolés envahirent la maison : une bande d'enfants patinaient sur un étang gelé à proximité du village lorsque à la surprise générale, la glace céda sous le poids de l'un d'entre eux – sans doute était-il passé au-dessus d'une source sous-glaciaire. Par bonheur dans son malheur, l'enfant avait chu près de la rive et les adultes présents avaient réussi à le tirer de l'eau glaciale, mais il risquait un refroidissement mortel s'il n'était pas soigné très vite.

La prêtresse ordonna qu'on le ramène au chaud dans une maison, près d'une cheminée, si ce n'était pas déjà fait ; sauta dans ses bottes fourrées, enfila un lourd manteau et affronta le froid polaire pour sauver le malheureux.

Quant à moi, je rassemblai mes notes et rentrai chez moi.

— INTERLUDE —

La nuit était tiède et moite, chaude même pour cette fin d'été. Les deux hommes, debout dans le noir, seuls, étaient attaqués par les moustiques, mais patientaient en silence.

Derrière une fenêtre du grand bâtiment, de l'autre côté de la place, la lueur d'une bougie – la dernière – vacilla puis s'éteint.

« Je te l'avais dit.

— Eh ! Qu'est-ce qui te l'prouve ?

— On aurait entendu du bruit.

— Il a pu faire ça en silence.

— Jamais il n'aurait pu cacher le corps aussi vite.

— Mouais... n'empêche, j'étais persuadé qu'il voulait la buter lui-même.

— Moi pas. Le chef est dingue, mais il respecte trop la loi pour ça. Et tu me dois cinq gris.

— Pfff... Je les ai pas là, tu les auras demain.

— Quand même, je me demande... il croit vraiment à ses délires ?

— Va savoir. Avec lui, tout est possible. On verra bien.

— Ouais, on verra bien. Tant qu'il ne me demande pas de m'occuper de la gamine... J'y vais. À demain, et n'oublie pas le fric ! »